« Une bien drôle de planète ! »

*Réflexion sur la personne de l'autiste au départ d'*Autisme et émotions

Peter Vermeulen, *Autisme et émotions*, traduction de Wendy De Montis, révision scientifique de Ghislain Magerotte, collection Questions de personne, Bruxelles, De Boeck, 2009, 166 p.

Un livre fermé

Peter Vermeulen est docteur en psychologie et sciences de l'éducation de l'Université de Leiden aux Pays-Bas. Spécialiste dans le domaine des troubles du développement et expert auprès de *Autisme centraal*, il a publié en 1996 un livre consacré à la pensée autistique et, l'année suivante, en 1997, *Een gesloten boek – Autisme en emoties*. Le titre de cet ouvrage était inspiré d'une phrase d'Uta Frith (°1941), dans *L'énigme de l'autisme* (1996) : « L'influence des sentiments et la manière dont on les exprime, les expressions et les gestes restent pour eux [les autistes] comme un livre fermé. » Le présent ouvrage est une édition retravaillée, mise à jour et complétée de ce *Livre fermé*, déjà cinq fois réédité. Il contient notamment deux nouveaux chapitres : « Intimité et autisme » et « Liens entre intelligence émotionnelle et pensée autistique ». Plus récemment (en 2010), chez le même éditeur, Peter Vermeulen a publié, sur le même sujet, deux ouvrages plus pratiques : un manuel d'exercices psycho-éducatifs destiné aux autistes (*« Je suis spécial »*) et un guide pour parents, enseignants et soignants (*Mon enfant est autiste*). Ce dernier propose aux différents intervenants des pistes concrètes pour gérer et améliorer le quotidien des enfants autistes (alimentation, propreté, langage, apprentissage…).

Un éclairage très révélateur

On ne trouvera pas ci-dessous un compte-rendu d'*Autisme et émotions*. Ce qui a retenu mon intérêt ce sont quelques traits de l'autisme qui, par leur excessivité, jettent un éclairage très révélateur sur des mécanismes présents, ou du moins latents, dans le fonctionnement de toute personne. En effet, l'examen de l'autisme met en lumière certaines facettes particulières de l'humain dans la mesure où cette pathologie consiste précisément en une sorte d'amplification, de grossissement extrême d'une des polarités de l'homme (sa dimension intérieure), créant ainsi un déséquilibre dans son fonctionnement personnel et sa relation aux autres.

En effet, l'autisme est un trouble à la fois intrapersonnel et interpersonnel. Il se caractérise par des déficits au niveau de la perception de ce qui se passe dans le monde environnant, par une difficulté extrême à se comprendre soi-même et à accéder au for intérieur de l'autre. Ces problèmes déjà fondamentaux sont accrus par l'embarras à opérer la différenciation entre le « moi » et l'« autre ». De telles déficiences entravent gravement la communication, la perturbe, et rendent la vie sociale très problématique, voire quasi impossible.

Dans la littérature sur le sujet, au lieu de parler d'« autiste », les auteurs ont pris l'habitude d'utiliser des expressions comme « personne avec autisme » ou « personne atteinte d'autisme », « personne présentant de l'autisme », « personne qui a de l'autisme »... Cela correspond à la volonté de désidentifier la personne du handicap dont elle souffre. En effet, l'identité profonde de la personne ne se réduit pas aux déficits qui apparemment la caractérisent. Elle reste un être humain à part entière et, si diminuée paraît-elle, il faut se garder de l'assimiler à ces attributs négatifs qui ne font pas partie de son être véritable.[1] Cependant, pour des raisons stylistiques, j'ai renoncé à l'emploi régulier de ces syntagmes « personne avec autisme » ou « personne atteinte d'autisme »... Lorsqu'on parle des alcooliques, s'imposerait-on de les désigner à longueur de pages comme des « personnes ayant une propension à l'alcool » ? J'ai pensé un moment recourir au sigle PAA, mais y ai vite renoncé, estimant qu'il s'agissait là d'une formulation encore plus réductrice. Finalement, je me suis résigné à parler tout simplement d'« autiste », étant entendu qu'il s'agit bien d'atteindre la personne à travers ce handicap qui caractérise ses comportements et non son identité essentielle. D'ailleurs, on sait que l'autisme n'existe pas mais qu'il y a autant d'autismes que d'autistes. Ce qui fait la valeur de toute personne c'est qu'elle est unique. Et, dans le cas de l'autiste, même son handicap le singularise de façon tout à fait spécifique. En ce sens, on peut considérer qu'il est encore plus unique qu'une personne dite « normale », dont la normalité consiste précisément en un alignement sur les comportements de la majorité des « autres ».

De l'autisme à l'autrisme

L'autisme est un mode d'être particulier de la personne, dont une des polarités est vécue de façon excessive. Il consiste en une sorte d'exacerbation de la vie intérieure, se manifestant notamment par le détachement, voire le refus et la fuite, de la réalité ordinaire dont l'individu cherche à se protéger par un repliement pathologique sur son monde intime, privé, caché, secret, de plus en plus impénétrable. Cet univers clos est focalisé de façon presque exclusive sur le moi lui-même, sur l'*autos*.

Dans *Hors Je ou De l'autisme à l'autrisme*, Christophe Engels écrit : « La maturité personnelle s'accroît à mesure que *je* sors de l'ego pour *me* rapprocher de *toi*. Encore convient-il de ne pas *me* dissoudre en autrui. Et de savoir qu'entre le *moi* sans concession et le *tu* absolu s'étalent maintes variétés d'hybrides au travers desquels il est bien difficile de se situer. »[2] Dans l'autrisme, c'est la polarité opposée à celle de l'autisme qui est vécue de façon excessive et donc pathologique. Le *je* est tellement orienté vers les autres qu'il s'est comme *identifié* à eux, que ceux-ci l'ont entièrement envahi, que l'*alter* a complètement envahi l'*autos* jusqu'à le faire proprement disparaître. Dans *Soi et les autres*, Ronald David Laing (1927-1989) distingue deux modes de cette identification : l'identification introjective (on se remplit des autres) et l'identification projective (on vit par procuration de la vie des autres). Quel qu'en soit le mode, l'autrisme est une vacuité de l'*autos* : la personne n'est plus qu'un simulacre.[3]

De la bipolarité autos / alter

Le fonctionnement humain – notamment dans sa dimension sociale – est donc vécu sur un axe bipolaire allant d'*autos* à *alter*. Dans tout système bipolaire, les pôles – ou foyers – sont plus ou moins distants l'un de l'autre et entretiennent entre eux des relations de nature variable : dualité, opposition, complémentarité ou contradiction, ambivalence… Parfois aussi il peut ne s'agir que d'une simple distanciation. Ainsi, en histoire naturelle, on parle d'une espèce marine bipolaire pour désigner une même espèce vivant à la fois au pôle Nord et au pôle Sud.

Pour bien comprendre la relation bipolaire *autos / alter*, il faut mettre en lumière la ***différence de nature radicale*** entre ces deux pôles. Il n'est pas sans intérêt de comparer cette relation à celle qui existe, par exemple, entre *vertu* et *vice*. Dans son *Traité intitulé* Benjamin *sur la quête de la Sagesse*, le mystique anglais anonyme du XIVe siècle, surtout connu par le *Nuage d'inconnaissance*, traite de façon originale des vices et des vertus[4]. Selon l'auteur, chacun de ces aspects de l'affectivité de l'âme est vécu comme une tension bipolaire entre deux dispositions de ***nature semblable*** mais pratiquées l'une avec un juste discernement et l'autre sans discernement approprié. L'axe qui relie ces deux extrêmes est un *continuum* le long duquel chacun évolue. Dans cette tension, un des pôles est positif (la vertu) et l'autre négatif (le vice).

La bipolarité *autos / alter* est toute autre. D'abord, ces deux pôles ***ne sont pas de nature semblable***. Au départ, ils sont même fondamentalement différents. Mais c'est de leur rencontre que naît un tissu de relations qui les réunit. D'autre part, il n'y a pas positivité d'un côté (vertu) et négativité de l'autre (vice). Les deux pôles sont l'un et l'autre des *qualifiants mélioratifs* ou du moins peuvent l'être pour autant que, par la grâce d'un discernement approprié, ces aspects de

l'affectivité soient ordonnés à leur objet et qu'ils lui soient proportionnés. Non seulement ils ne sont pas opposés, mais ils sont complémentaires puisqu'ils se conditionnent et s'optimalisent réciproquement. Il n'y a de qualification méliorative à aucun des deux pôles. Mais c'est de l'intensivité de leur conjonction que se développe une mélioration engendrant l'éminence de l'un et de l'autre et de l'un par l'autre. « C'est la rencontre du *Tu* qui constitue le *Je* comme personne. C'est par le *Tu* (par l'autre) que l'homme devient lui-même un *Je*. »[5] « Je dis *je* parce que d'autres m'ont dit *tu*. […] *Je* est l'ensemble des liens que je tisse avec les autres.»[6] « Je deviens vraiment 'moi' quand je suis 'hors de moi' pour autrui. »[7] Ce sont les relations avec les autres qui délivrent l'*autos* de son enfermement et, paradoxalement, plus l'*autos* s'ouvre à autre que lui plus il s'autonomise. Christiane Singer, dans ses *Derniers fragments d'un long voyage*, nous confie même avoir découvert à l'approche de la mort que ce rapport *autos / alter* va beaucoup plus loin encore que cette reliance : « Nous n'avons pas même à être reliés : nous sommes à l'intérieur les uns des autres. C'est cela le mystère. C'est cela le plus grand vertige. »[8] À ce niveau presque mystique, où toute dualité s'est effacée, la personne atteint sa plénitude.

Langage verbal et langage non verbal

Sans conteste, l'outil privilégié de cette reliance est bien le langage, voie royale de la communication interpersonnelle. Rejoindre les autres et échanger avec eux pour sortir de son isolement ontologique, voilà l'objectif de tout être sain, car vivre c'est entretenir le maximum d'interactions avec son environnement. Mais bien des écueils font obstacle à cette ouverture aux autres. Dans son chapitre *Différence et identité*, Christian Delacampagne écrit que toute l'histoire de la philosophie depuis Hegel est ce « long cri d'angoisse » poussé par l'homme qui ne cesse de « s'éprouver, et de se décrire, comme subjectivité solitaire, 'jetée là' dans un monde qui ne le protège plus, où il ne parvient plus à se sentir chez lui. » Pour cet auteur, le premier fait brut devant lequel se trouve placée la science des personnes est que « je ne puis jamais accéder à *l'expérience de l'autre* ».[9] Dans leur domaine, les sociologues de la communication parlent du « solipsisme linguistique », c'est-à-dire de cette impossibilité à exprimer, par le langage verbal, ce qui est vraiment le fond de ma pensée et, a fortiori, de mon impossibilité à communiquer pleinement aux autres ma pensée et mes sentiments. À ce titre, l'autiste partage, mais à un degré extrême, le sort de tous ses frères humains.

La communication humaine utilise deux canaux : le langage verbal et le langage non verbal. C'est au langage non verbal qu'on a surtout recours pour exprimer ses émotions (expressions faciales, gestes, attitudes) et c'est grâce à ce langage que l'on peut avoir accès aux émotions des autres. Lorsque langage verbal et

langage non verbal tiennent le même discours, c'est-à-dire lorsqu'il sont concordants, la communication est facilitée. Mais, trop souvent, ces deux langages sont plutôt discordants : ce qui est dit (langage verbal) et la manière dont cela est exprimé (langage non verbal) ne coïncident pas. Non seulement cette non-concordance complique la communication, mais elle peut être aussi sciemment utilisée comme subterfuge pour tromper l'interlocuteur. Cette non-concordance est très difficilement interprétable par les autistes : pour eux c'est une énigme qu'il leur est pratiquement impossible de déchiffrer. En effet, foncièrement sincères, ils sont tout à fait étrangers à la dissimulation. En eux, tout est vérité pure, ils nous renvoient à la « vraie réalité »[10] : ce qu'ils ressentent dans leur for intérieur sort tel quel à l'extérieur. Incapables de manipulation, ils ignorent le masque de la *persona*. C'est pourquoi le monde leur apparaît décidément comme une bien « étrange planète »[11] et qu'il les déroute. Ils ne sont pas des « personnages » et ne peuvent concevoir que les autres le soient. Pour eux, pas de différence entre « paraître » et « être ». Tout événement est vécu dans sa littéralité : des larmes, ce sont des larmes, point c'est tout. Pas question de faire la part entre pleurer de tristesse, pleurer de joie, ni de pleurer parce qu'on épluche des oignons…

Ressentis et émotions

On comprend donc qu'ils éprouvent de la peine à contrôler ou à tempérer leurs ressentis. Comme, de plus, ils peuvent difficilement penser et sentir en même temps, soit ils sont tout entiers plongés (et donc noyés) dans leurs émotions et ne peuvent prendre de recul par rapport à elles (hyper-émotivité), soit ils pensent et alors « n'ont plus d'espace pour ressentir les émotions cachées derrière l'événement »[12] (hypo-émotivité). Leurs émotions ne se manifestent que lorsqu'ils ont compris la situation au niveau intellectuel, et cela peut prendre « des heures et voire parfois des jours ou des semaines »[13]. D'où la difficulté pour l'observateur, si proche soit-il, d'établir le lien entre la manifestation actuelle de l'émotion et sa cause peut-être lointaine. Ce hiatus temporel complique singulièrement la communication et explique, entre autres, le sentiment qu'éprouve l'autiste de ne jamais être compris. C'est pour lui comme un échec, engendrant peur, tristesse, douleur, voire colère.

Sentir que l'on ressent une émotion est une chose, mais identifier quelle est cette émotion en est une autre. Si le cerveau ne peut donner aucune signification à l'émotion ressentie, comment la partager avec autrui ? « Souvent, je ne parviens pas à dire ce que je ressens. J'essaye de trouver les mots pour le formuler mais je n'y arrive pas. »[14] Si l'autiste a de la peine à lire ce qui se passe en lui et à l'interpréter, de la même manière il parvient difficilement à reconnaître les émotions des autres et même à concevoir que les autres aient des émotions ou

aient des émotions différentes des siennes. Il est donc autant problématique pour lui d'identifier ses propres émotions que de réagir de manière appropriée aux émotions de l'autre. Aussi l'autiste peut-il paraître insensible aux sentiments d'autrui et inapte à un « véritable contact humain »[15].

Un mode de communication étrange

Déjà avant l'âge de la parole, lorsque le très jeune enfant communique en poussant de petits cris, l'enfant autiste utilise des modes d'expression différents du code universel – sorte de langage standard – auquel ont recours spontanément les enfants ordinaires. Cela explique que les parents d'enfants non autistes ont de la peine à reconnaître leur enfant parmi d'autres en écoutant l'enregistrement de ces petits cris. Au contraire, les parents d'un autiste l'identifie très facilement, car ils reconnaissent la particularité des cris poussés par leur enfant. En revanche, lorsqu'on demande aux parents si ces cris sont l'expression d'un contentement ou d'un mécontentement, les parents d'enfants ordinaires peuvent aisément différencier les situations, tant pour leur propre enfant que pour les autres. Tandis que, en ce qui concerne les autistes, seuls leurs propres parents sont capables de faire la distinction.

« Même lorsque ces enfants grandissent et utilisent le langage parlé pour s'exprimer, la situation reste inchangée. Ils peuvent apprendre quelques mots pour exprimer leurs sentiments, mais à cause de leurs associations typiquement autistiques, ils continuent d'exprimer leurs impressions et émotions parfois de manière étrange. »[16] Lorsque Pierre dit « spaghetti », cela ne signifie pas qu'il veut des spaghetti, mais seulement qu'il est affamé. En effet, au retour d'une longue balade à vélo avec sa maman, comme il mourrait de faim, sa maman lui réchauffa vite au micro-onde une assiette de spaghetti qui restait de la veille. Depuis lors, pour Pierre, « spaghetti » signifie « j'ai très faim ». Dans cette situation, tout autre aliment fera l'affaire pour apaiser son appétit.[17]

Lorsque l'autiste ne parle pas du tout, ou du moins pas encore, cela handicape encore davantage la communication. Alors il s'agit de recourir à bien d'autres substituts (comme par exemple le « pointage ») pour favoriser les échanges. Il s'agit vraiment d'apprendre à déchiffrer son langage et d'imaginer avec lui un langage circonstancié adapté, pour multiplier les contacts afin de l'aider à sortir peu à peu de son autisme, à s'exprimer et à s'ouvrir à l'autre .[18]

Empathisation et systématisation

Les spécialistes de l'autisme attribuent souvent au manque d'empathisation la difficulté du rapport à l'autre. Et il est vrai que l'autiste semble plus à l'aise dans la systématisation (prédisposition plutôt masculine) que dans l'empathisation (prédisposition plutôt féminine). D'ailleurs, selon le psychiatre américain d'origine autrichienne Léo Kanner (1894-1981), l'autisme toucherait deux à quatre fois plus les garçons que les filles.[19] Chez les personnes présentant un autisme de haut niveau (syndrome d'Asperger) le sex-ratio serait même de huit hommes pour une femme.[20] Quoi qu'il en soit de cette statistique, il est intéressant de noter qu'elle rejoint une théorie de Simon Baron-Cohen (°1958). Selon cet auteur, il existerait trois types de cerveau, indépendamment du sexe de la personne,

- un cerveau féminin, dit de type E (comme empathisation) : l'empathisation y est, de manière significative, meilleure que la systématisation (E >S);
- un cerveau masculin, dit de type S (comme systématisation) : la systématisation y est, de manière significative, meilleure que l'empathisation (S>E) ;
- un cerveau équilibré, dit de type B (comme *balanced*) : empathisation et systématisation y sont également développées (E = S) et s'équilibrent l'une l'autre.

Pour Baron-Cohen, dans le cas de l'autisme on serait en présence d'un type extrême de cerveau masculin (hyper-masculinisation), ou type S extrême (EMB : extreme male brain), se caractérisant par une prédisposition particulière à systématiser (hyper-systématisation) et par un déficit d'empathisation.

Systèmes fermés et systèmes ouverts

Notre auteur, Peter Vermeulen estime que Baron-Cohen oppose à tort la systématisation à l'empathisation. Selon lui, l'empathie peut même supposer une forme de systématisation.[21] Il faut donc plutôt chercher ailleurs : du côté du mode de traitement de l'information. L'autiste, parce qu'il privilégie l'observation des détails, éprouve de la peine à les évaluer dans le contexte d'ensemble dont ils font partie : aussi la maîtrise de la cohérence centrale lui échappe-t-elle souvent. Mais, chez lui, cette maîtrise est quand même sensiblement plus aisée lorsqu'il s'agit de systèmes fermés que lorsqu'il s'agit de systèmes ouverts. En effet, l'apprentissage des règles est tout autre lorsqu'il s'agit de gérer une situation dont le système est fermé que lorsqu'il s'agit de

gérer une situation dont le système est ouvert. Voici deux exemples de systèmes fermés.

Dans le domaine des sentiments :
- A. Entrée : une personne
- B. Opération : un événement attendu et souhaité ne se réalise pas
- C. Résultat : déception

Dans le domaine mathématique :
- A. Entrée : 3
- B. Opération : fois 2
- C. Résultat : 6

« Les systèmes fermés sont très prévisibles car ils comprennent un nombre limité de variables et sont régis par des lois et des règles fixes, universelles et déterminées : si l'opération B est appliquée à l'entrée A, le résultat sera toujours C. »[22] Ce sont des systèmes facilement maîtrisables et donc rassurants. Le résultat est correct ou incorrect. Aucune nuance contextuelle n'intervient.

Voici un exemple de système ouvert :
- A. Entrée : Peter Vermeulen
- B. Opération : recevoir un cadeau
- C. Résultat : ? ? ?

On pourrait penser à un résultat comme « Peter Vermeulen est content ». Non, ce ne sera pas nécessairement le cas. De nombreuses variables contextuelles peuvent entrer en jeu. Le résultat dépendra de la manière dont Peter Vermeulen interprétera la situation. De nombreuses réactions sont plausibles en fonction de ces variables. Il s'agit donc d'imaginer celles-ci et de les évaluer en fonction d'un contexte plus large. Le résultat n'est pas régi par des règles fixes et linéaires et ne peut donc être prévu par le seul recours à la logique et à l'intelligence. Il n'est pas question de raisonner par « déduction » mais bien de raisonner par « induction ». Il faut « imaginer », « deviner », se laisser guider par son intuition. Si l'autiste éprouve des difficultés majeures face à un système ouvert, c'est parce que, dans ces systèmes « ouverts », la faculté d'imagination et de créativité l'emporte sur la faculté de connaissance.

De la cohérence centrale

Il est donc bien vrai, comme dans la théorie de Baron-Cohen, que l'hypersystématisation est un trait caractérisant de l'autisme. Mais celle-ci

n'implique nullement un déficit d'empathisation. Ce qu'elle rend difficile c'est la cohérence centrale, c'est-à-dire cette compétence d'intuition et d'imagination grâce à laquelle il est possible d'aller plus loin que ce qui est observé de manière littérale. Or les situations sociales relèvent de ces systèmes ouverts et ne peuvent être saisies que si on sait « bien deviner ».[23] D'où le handicap dont souffre l'autiste dans la vie en société et qui contribue à sa tendance naturelle à l'isolement. Ne pouvant donner du sens à beaucoup d'événements, il se sent comme étranger à ce qui se passe autour de lui. Vu qu'il est doué d'empathie, qu'il est capable d'émotions et qu'il éprouve des sentiments comme tout un chacun, il souffre à la fois de voir tant d'événements échapper à sa compréhension et de ne pouvoir exprimer à l'extérieur ses ressentis intérieurs. Sans doute se rend-il compte aussi que l'autre ne le comprend pas ou le comprend mal, malgré ses tentatives pour communiquer. D'où parfois son irritabilité, son exaspération, sa révolte, voire sa rage ou sa colère.

Corrélativement à sa lecture littérale de l'événement, l'autiste éprouve « une incapacité quasi totale à nuancer », il pense « de manière absolue, sans détour et en noir et blanc »[24]. « Un oui clair, un toujours ou un jamais » [25] voilà qui le rassure. Il adore « classer les choses, les étiqueter et les ranger dans des listes et des compartiments, ce qui rend le monde plus clair »[26]. Excellent observateur, il a l'œil pour les détails. Mais ce sont des informations morcelées qu'il perçoit, sans fil conducteur : son image visuelle est une image fragmentée qu'il traite en tant que telle mais qu'il est incapable d'intégrer dans un contexte porteur de sens. Par défaut de cohérence centrale, il est confronté à tout instant à une multitude de données sensorielles qu'il saisit séparément et qui l'envahissent. Aussi le monde lui apparaît-il comme un chaos. D'où son sentiment de dispersion et la difficulté qu'il éprouve à se concentrer sur l'essentiel. Pour lui, l'arbre cache la forêt, et de l'arbre ce sont chacune des feuilles qui retient son attention. Il sera donc vite saturé par une surcharge d'informations parcellaires et, ne pouvant plus rien enregistrer, il se déconnectera. Aussi, dans la communication avec lui, y aura-il intérêt non seulement à être clair mais aussi à être bref et à ne privilégier qu'un seul sujet de conversation.

Un être d'exception en terre lointaine

Si on veut aider l'autiste à développer plus harmonieusement sa bipolarité *autos / alter*, c'est-à-dire à allier progressivement, et de façon plus équilibrée, autisme et autrisme, il est évidemment important de mettre en place toute une panoplie pédagogique adaptée. Mais, plus fondamentalement encore, il s'agit de l'amener à se convaincre qu'il est une personne à part entière et qui compte pour l'autre. Ronald David Laing souligne que tout être humain, pour être lui-même,

a besoin d'avoir de l'importance pour au moins une autre personne, d'occuper une place dans le monde de quelqu'un d'autre.[27] L'autiste, qui ne se sent pas à la mesure de l'environnement dans lequel il vit, plus que quiconque, doit pouvoir compter sur un cadre humain accueillant et compréhensif, qui le sécurise et qui l'aide à faire émerger en lui « un moi capable d'autrui ». Sans renoncer à le faire progresser pour qu'il puisse combler peu à peu ses déficits, c'est aussi sur notre capacité à nous mettre à sa place qu'il s'agit de travailler afin de pouvoir répondre le plus adéquatement possible à ses besoins vitaux existentiels, dont celui du bonheur…[28] Aussi les intervenants (parents et autres), face à ce handicap troublant, doivent-ils faire converger toutes les ressources de leur imagination afin de mettre en place un contexte de vie, le plus clair et le plus apaisant possible pour faciliter la vie quotidienne de cet être d'exception, qui pourrait chanter, comme François Villon, *« En mon pays suis en terre lointaine. »* [29]

Sully Faïk
Docteur en philosophie et lettres

1. Jean Mombourquette, *De l'estime de soi à l'estime du Soi – De la psychologie à la spiritualité*, Novalis / Bayard, 2002, pp. 147-148.
2. Christophe Engels, Hors je ou de l'autisme à l'autrisme, in *Perso, Regards personnalistes*, n° 9, mai 2006, p. 4.
3. R.D. Laing, *Soi et les autres*, traduit de l'anglais par Gilberte Lambrichs, Gallimard, 1971, p. 160.
4. *Traité intitulé* Benjamin *sur la quête de la Sagesse* (par l'auteur du *Nuage d'inconnaissance*), in *La quête de la sagesse*, traduction, présentation et notes par Alain Sainte-Marie, Seuil, 2004, Points – Sagesses, pp. 42-63.
5. Cathérine-Marie Leroy, Martin Buber, philosophe de la rencontre, in *Perso, Regards personnalistes*, n° 2, janvier 2004, p. 3.
6. Albert Jacquard, *Petite philosophie à l'usage des non-philosophes*, Calmann-Lévy, 1997, pp. 33-35.
7. Vincent Triest, Liberté et libération : comment libérer ma liberté ?, in *Perso, Regards personnalistes*, n° 2, janvier 2004, p. 7.
8. Christiane Singer, *Derniers fragments d'un long voyage*, Albin Michel, 2007, pp. 41-42.
9. Christian Delacampagne, *Antipsychiatrie ou les Voies du sacré*, Paris, Bernard Grasset, 1974, pp. 43-66.
10. A&É, pp. 43-44 et p.144. L'abréviation A&É (pour *Autisme et émotions*) sera utilisée dans ces notes pour faire référence à l'ouvrage de Peter Vermeulen que nous étudions dans cet article.
11. A&É, p. 56.
12. A&É, pp. 28-29.
13. A&É, p. 28.
14. A&É, p. 31.
15. A&É, p. 39.
16. A&É, p.24.

17. A&É, p.25.
18. A&É, pp. 33-34.
19. Norbert Sillamy, *Dictionnaire usuel de psychologie*, Paris, Bordas, 1983, p. 71.
20. Dr Angéla Rousseva, *Autisme de l'enfant. Troubles envahissants du développement*, « www.laconferencehippocrate.com ».
21. A&É, p. 132.
22. A&É, p. 133.
23. A&É, p. 135.
24. A&É, p. 104.
25. A&É, p. 119.
26. A&É, p. 117.
27. R.D. Laing, o.c., pp. 170-171.
28. A&É, pp. 144-145.
29. *Ballade du concours de Blois* (1458).